

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 25.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 21 JUIN 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

Les hommes de 37-38 : Siméon Marchesseault, par L. O. David. — Jésus-Christ et Napoléon Ier, par L. O. David. — La crise en France. — La guerre entre la Russie et l'Angleterre. — Nos gravures : Principaux points du théâtre de la guerre; La procession aux flambeaux, le 4 juin; Les adieux du missionnaire. — La mère du missionnaire. — L'Angleterre et la guerre. — Les pèlerins à Rome. — L'attentat du lac des Deux-Montagnes. — La durée de la guerre. — Choses et autres. — Nécrologie. — Causerie : Réflexions d'un cheval d'omnibus, par E. Blain de St. Aubin. — Revue de la semaine. — Le fétu de la mouche à patate. — Variétés. — Le Sorcier du Mont Granier (suite). — La vie militaire en Russie. — Le jeu sous Louis XIV. — Faits divers. — Les échecs. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Les hommes de 37-38 : Siméon Marchesseault; Montréal; La procession aux flambeaux, en l'honneur du délégué apostolique, passant devant la salle d'exercice militaire, rue Craig; La guerre; Principaux points du théâtre de la guerre en Europe; La guerre; Le pays occupé par l'armée du Caucase en Asie; Le départ du missionnaire.

LES HOMMES DE 37-38

Siméon Marchesseault

Siméon Marchesseault était, en 1837, huissier de la Cour Supérieure pour le district de Montréal, et demeurait à Saint-Charles. C'était un homme de bonne figure et de bonne mine, intelligent, actif, chaud patriote. Ayant passé quelques années au collège de Montréal, et fait l'école à Saint-Charles, il avait une assez bonne éducation qui lui donnait de l'empire sur le peuple. Il en profitait pour prêcher partout la cause populaire et surexciter les esprits contre le gouvernement et la bureaucratie. Présent à toutes les assemblées qui précédèrent l'insurrection, toujours prêt à seconder les résolutions les plus énergiques, partisan enthousiaste de Papineau et de Nelson, il brillait au premier rang parmi les patriotes du comté de Chambly.

Il ne se contenta pas, comme quelques-uns, de pousser le peuple à la révolte par des paroles enflammées; il fut l'un des premiers à prendre le fusil et à organiser le camp de Saint-Charles.

Il se distingua par son dévouement et son activité dans les jours qui précédèrent la bataille, et, lorsque le canon commença à gronder, il donna l'exemple du sang-froid et de la bravoure à ceux qui l'entouraient.

C'est lui qui prit le commandement des patriotes renfermés dans le camp après le départ du général Brown pour Saint-Denis.

Ils étaient là une centaine de braves derrière des remparts formés de troncs

d'arbres, se battant en désespérés contre des troupes aguerries et trois fois plus nombreuses. Bientôt le camp fut entouré, les boulets brisèrent les remparts, et le massacre commença.

Marchesseault chercha alors, ainsi que plusieurs autres, son salut dans la fuite.

Il lança son cheval au milieu des soldats anglais et reçut, en franchissant les remparts, une balle qui traversa la croupe de son cheval et alla se loger dans une liasse de papiers qu'il avait dans sa poche d'habit.

Il se dirigea vers le village, entra dans sa maison qui était déjà en feu, y prit des papiers importants, courut sur l'étable mettre en liberté ses animaux afin de les empêcher de brûler, et passa plusieurs fois sans être reconnu, heureusement, au milieu des soldats qui avaient mis le feu.

Il put alors se cacher facilement, et, quelques jours après, il partait, avec le Dr. Nelson et quelques autres patriotes, pour les Etats-Unis. Après avoir souffert de la faim et du froid, s'être égaré plusieurs fois dans les bois et avoir échappé à mille dangers, ils furent arrêtés sur la frontière par des volontaires, et conduits à la prison de Montréal.

Marchesseault, toujours dévoué, fut un des huit qui consentirent à se sacrifier pour leurs compatriotes, et il fut exilé aux Bermudes. Lorsqu'il revint au Canada, il s'établit à Saint-Hyacinthe, et reprit ses anciennes fonctions d'huissier.

M. Marchesseault était né à Saint-Ours; son père et sa mère étaient descendants d'Acadiens; M. T. Marchesseault, de Saint-Ours, l'un des hommes les plus estimés du comté de Richelieu, est son frère.

Il avait épousé, à Saint-Charles, demoiselle Judith Morin. Il mourut en 1854, laissant trois garçons : Alfred, huissier à Saint-Hyacinthe; Napoléon, mort il y a quelques années; et Victor, qui demeure aux Etats-Unis. Il a aussi laissé cinq filles, dont l'une est l'épouse de M. Bernier, notaire de Saint-Hyacinthe.

L. O. DAVID.

JESUS-CHRIST ET NAPOLEON IER

Au moment où les libres-penseurs de Paris attaquent la divinité de Jésus-Christ dans des écrits blasphématoires, il est à propos, il nous semble, de rappeler ce que le grand Napoléon disait au général Bertrand, qui ne paraissait voir dans le Christ qu'un génie extraordinaire. Napoléon Ier n'a jamais péché par excès de foi, on le sait; mais, rendu sur le rocher de Sainte-Hélène, sa raison, plus calme, lui inspirait, un jour, les réflexions suivantes :

Le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité. Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre.

Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme; feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ!!!

J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause!

Mais, enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi; alors, j'allumais le feu sacré dans les cœurs... Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit, mais je ne saurais le communiquer à personne; aucun de mes généraux ne l'a reçu ou deviné de moi; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière.

Maintenant que je suis à Sainte-Hélène... maintenant que je suis seul cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi? Où sont les courtisans de mon infortune? Pensez-vous à moi? Qui se remue pour moi en Europe? Qui m'est demeuré fidèle? Où sont mes amis? Oui, deux ou trois que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil.

Telle est la destinée des grands hommes! celle de César et d'Alexandre, et l'on nous oublie! et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collège!

Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles... négligé par ses courtisans, et peut-être l'objet de la risée. Ce n'était plus leur maître! C'était un cadavre, un cerceuil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

Encore un moment, voilà mon sort et ce qui va m'arriver à moi-même... Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre aussi va être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers.

Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers... Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ! Voilà celle de Dieu!

L'empereur se tut, et, comme le général Bertrand gardait le silence: "Si vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu, eh bien! j'ai eu tort de vous faire général!!"

* *

Les insulteurs de Jésus-Christ, depuis Voltaire jusqu'à Rochefort, honorés, acclamés par les classes ouvrières, par le peuple! Quel aveuglement et quelle ingratitude! Qui a été, plus que Jésus-Christ, le bienfaiteur, le régénérateur du peuple? Qui a tiré l'ouvrier, le pauvre, de l'état de dégradation et d'asservissement où il était plongé, même chez les nations les plus civilisées? Qui a introduit dans le monde les véritables principes de liberté, d'égalité et de fraternité dont le peuple est si fier et dont il abuse tant?

N'est-ce pas Jésus-Christ?

Tout dans sa naissance, dans sa vie, dans ses enseignements et sa mort proclame son amour pour le pauvre et semble n'avoir pour but que de glorifier le travail et la pauvreté, de faire aimer et respecter l'ouvrier. Il naît dans une étable; il est le fils d'un charpentier, il devient ouvrier lui-même, passe la plus grande partie de sa vie à manier la scie et le rabot. Et quand le temps d'accomplir sa divine mission est arrivé, c'est à des ouvriers, à de pauvres pêcheurs qu'il s'adresse pour en faire ses apôtres, pour accomplir la plus grande œuvre que le monde ait vue. Il vit avec les pauvres, c'est à eux qu'il parle, qu'il se révèle. Et que dit-il aux riches? Il prêche constamment l'égalité devant Dieu, la charité, l'amour du prochain, l'humilité: il ne promet le bonheur éternel qu'à ceux qui pratiqueront ces vertus.

"Tout ce que vous aurez fait, dit-il, au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait...."

"Bienheureux ceux qui souffrent...."

"Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel se compose de ceux-là... Vous n'y entrerez pas si vous ne devenez semblables à eux...."

C'est grâce à ces sublimes enseignements que la charité, le sacrifice et le dévouement ont pénétré dans les âmes, changé la face du monde, que l'ouvrier est devenu l'égal des autres hommes, qu'il a acquis même une influence et une autorité redoutables. Aussi, aux pauvres, aux ouvriers moins qu'aux autres hommes peut-être, il est permis d'oublier ce qu'ils doivent à Jésus-Christ et à la religion; car, jamais aucun philanthrope, même au point de vue purement humain, n'a mérité autant leur amour et leur reconnaissance. Le laisser injurier, laisser élever des statues à ses insulteurs, c'est manquer non-seulement de foi, mais c'est manquer de cœur.

* *

Certains journaux veulent faire croire, à propos de mes articles sur la crise européenne, que les événements, depuis quelque temps, ont modifié ma manière de voir. Je les prie d'ouvrir *L'Opinion Publique* de 1870, 1871, 1872 et 1873, même le *Bien Public* de 1874 et 1875, et ils verront que je n'ai pas varié d'une ligne. Quand j'ai dit que j'étais arrivé à ces conclusions après avoir réfléchi, je parlais de réflexions faites il y a quatre ans. C'était bien facile à voir.

L. O. D.

On parle de donner le siège de l'hon. M. Fraser, au Conseil Législatif, à M. P. S. Murphy. C'est une excellente idée. Il n'est pas Canadien-français, disent quelques personnes. S'il est un homme au sujet duquel on ne devrait pas soulever la question de nationalité, c'est bien M. Murphy. Il s'est tellement identifié, depuis vingt ans, à tout ce qui est catholique et français, que nous sommes tenus de le considérer comme un des nôtres. M. Murphy a des aptitudes politiques qui seraient très-utiles dans le Conseil Législatif.

L. O. D.

LA CRISE EN FRANCE

Les Chambres françaises se sont réunies à Versailles samedi. Voici le résumé des dépêches :

Versailles, 16 juin.—Sitôt que la Chambre des députés a été réunie, M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, a envoyé au Sénat un message du Président MacMahon, l'informant de son intention de dissoudre la Chambre basse, en vertu des pouvoirs que lui donne la constitution, et demandant l'approbation du sénat.

Le message termine par ces mots :

"La France, enfin sortie d'un déplorable malentendu, choisira des députés qui promettent de me soutenir. Vous comprendrez la nécessité de délibérer promptement sur cette importante résolution."

Après avoir envoyé la question de la dissolution à ses bureaux, le Sénat s'est ajourné jusqu'à lundi.

A la Chambre des députés, il s'est passé une scène indescriptible. La Gauche a attaqué violemment le ministère et le Maréchal. M. Gambetta s'est emporté jusqu'au point de dire que M. Thiers serait bientôt Président à la place de MacMahon. Le discours du chef de la Gauche a produit un tumulte affreux. Gambetta est tombé à la renverse à la fin de sa harangue, suffoqué par un coup de sang. La Chambre s'est ajournée à lundi.

Paris, 17.—On dit que, sur neuf bureaux, six sont en faveur de la dissolution des Chambres, qui sera votée, croit-on, lundi ou mardi, par une majorité d'une vingtaine.

Londres, 18.—Le correspondant du *Times*